



WE ARE CHURCH International

Samedi 12 septembre 2026

Thème : Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ?

Animateurs : Elsa F. et Roberto F.

♪ Chant d'ouverture: Ngiyakubona

https://www.youtube.com/watch?v=V_6jpPx2zPU

“Ngiyakubona” means “I see you” in isiZulu.

C'est un message simple : chaque personne mérite d'être vue, accueillie et d'avoir sa place.

Animateur

Chères sœurs et chers frères, bienvenue !

Par le chant d'ouverture, nous avons exprimé notre joie de nous retrouver, de voir des regards rayonnants et de partager un espace où nous nous sentons attendus et accueillis. C'est avec cette même joie que nous nous rassemblons au sein de la communauté d'Amour par excellence : celle du Père et de la divine *Ruah*.

Avons-nous tous un peu de pain, du vin et une petite bougie avec nous ? Gardons-les à portée de main ; nous allumerons la bougie plus tard.

Au cours de cette célébration, nous aimerions partager avec vous quelques réflexions issues de deux rencontres merveilleuses auxquelles nous avons participé cet été. Le séminaire organisé par la Coordination des femmes théologiennes italiennes, au bord du lac de Garde, avait pour thème « Veiller aux seuils » et s'appuyait sur ce passage d'Isaïe.

Lecteur 1 Isaiah 21:11-12

¹¹ Oracle sur Duma.

On m'appelle depuis Séir :

« Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ?

Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? »

¹² La sentinelle répond :

« Le matin vient, et la nuit aussi.

Si vous voulez interroger, interrogez ;
revenez encore. »

Animateur

La bibliste Sœur Grazia Papola a commenté ce passage en des termes qui ont trouvé un écho en nous.

Lecteur 2

Cet oracle constitue l'un des passages les plus énigmatiques et mystérieux de la Bible. On estime qu'il se situe vers la fin de l'exil à Babylone. Les mentions de Douma et de Séir renvoient à la région d'Édom. Ce sont les Édomites qui demandent au prophète-sentinelle combien de temps encore ils devront attendre pour être libérés du joug babylonien, symbolisé par la nuit. La sentinelle répond que l'approche du matin offre une lueur d'espoir, mais que le retour de la nuit éteint cet espoir et signale la persistance de l'oppression. Il conclut toutefois en les exhortant à continuer de poser la question et à « revenir » — un terme qui, en hébreu, peut signifier « se convertir », « se repentir » ou « changer de mode de vie ». Il existe cependant des nuances d'interprétation intéressantes :

- Douma et Séir, outre le fait de désigner des lieux, signifient respectivement « silence » et « ouragan » en hébreu. On pourrait donc traduire ainsi : « Oracle du silence. Il m'appelle depuis l'ouragan ». Ces deux termes sont des figures récurrentes dans le Premier Testament pour évoquer la manifestation de Dieu (pensons à Élie sur la montagne).

- Le mot hébreu *shomer* signifie non seulement « sentinelle », mais aussi « gardien ». C'est le mot qu'emploie Caïn lorsqu'il dit : « Suis-je le gardien de mon frère ? ». La sentinelle est donc celui qui, en observant et en montant la garde, protège et veille ; elle exerce une forme de sollicitude incarnant la fraternité et la sororité, y compris envers les plus éloignés, envers ceux qui se trouvent au-delà de nos propres frontières.

Lecteur 3

- Alors que dans d'autres langues, comme l'italien, la question adressée à la sentinelle se traduit par : « Sentinelle, combien de temps reste-t-il de la nuit ? » — renvoyant ainsi à la durée de la nuit —, en hébreu, la phrase est dépourvue de verbe ; elle sonne donc littéralement ainsi : « Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? ». La question se concentre strictement sur l'ici et maintenant, sur l'instant présent, et son sens pourrait s'exprimer ainsi : « Sentinelle, que se passe-t-il cette nuit ? Y a-t-il du nouveau ? ».

- « Le matin vient, puis la nuit suit ; si vous voulez interroger, interrogez ; revenez, venez ! ».

Dans l'« aujourd'hui » de la nuit, le prophète invite ses auditeurs à explorer la nuit, qui demeure un lieu de sagesse pour discerner le sens d'un message. La nuit est un moment propice pour poser des questions et entreprendre un cheminement vers l'essentiel. Elle se présente ainsi comme un temps et un lieu décisifs pour le discernement, loin du tumulte et du bruit de l'activité humaine.

Les trois verbes qui se succèdent — interroger, revenir (se convertir), venir — tracent un chemin à suivre tout au long de la nuit. Tout commence par les questions à poser, ce qui est l'opposé de l'apport de réponses. Aux questions succède le processus de conversion, qui est un cheminement. Le « venez » indique une destination. Une lumière s'allume dans la nuit : une aube au sein des ténèbres.

Observons un moment de silence.

♪ De noche iremos (Taizé)

<https://youtu.be/WjhhM5dz4FA?si=4YF7XuJP953trO41>

Nous partirons de nuit, de nuit : pour trouver la source, seule notre soif nous guide. (Espagnole).

Animateur

Notre seconde source d'inspiration provient d'une semaine de formation œcuménique à laquelle nous avons participé entre juillet et août, au pittoresque monastère bénédictin de Camaldoli, niché au cœur d'une magnifique forêt de Toscane. Le thème de la semaine était : « Les Églises dans un monde sécularisé : une perspective œcuménique ». La théologienne Lucia Vantini est intervenue sur le sujet : « Une autre forme de sacré : exprimer la vie ».

Lecteur 4

Un homme garde le troupeau d'un autre dans le désert lorsqu'il aperçoit un buisson en feu qui ne se consume pas (Exode 3). Nous connaissons tous cette scène. Je voudrais m'arrêter sur un seul détail : l'ordre dans lequel les événements se succèdent. Tout commence par un geste : « Ôte tes sandales, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. » On ne demande rien à Moïse ; on lui ordonne d'ôter ses sandales et ce n'est qu'ensuite, pieds nus, qu'il perçoit ce que ce sol recèle : « J'ai vu la misère de mon peuple, j'ai entendu son cri, je connais ses souffrances. » Ici, le sacré ne se présente donc pas comme une aura entourant un buisson : c'est un cri qui ne peut être entendu que pieds nus.

Lecteur 5

Pendant longtemps, nous avons raconté une histoire très simple : la modernité progresse, la religion recule, le sacré s'efface. Or, cette histoire a été démentie par les faits avant même d'être remise en question par les théories. À certains égards, nous assistons à un « réenchantement » du monde, pour le meilleur ou pour le pire. Un monde sécularisé offre de la pluralité, de l'esprit critique et le cadre nous permettant désormais de démasquer certains jeux — symboliques mais aussi pratiques — par lesquels nous avons sacralisé le pouvoir patriarcal, religieux et politique. Et la transformation la plus significative dans tout cela est l'effondrement du cadre religieux qui gérait le sacré. On observe un effilochage des religions, une perte de pertinence. C'est là aussi une opportunité pour nous. Le sacré peut désormais être reconnu là où il a toujours été — dans la vie elle-même —, car il en constitue l'essence même, et non un simple ornement. Tant qu'il y a de la vie, il y a du sacré.

C'est ce qui explique aussi ce « réenchantement » que les statistiques enregistrent sans trop savoir comment le nommer : une spiritualité plus intime, plus personnelle, plus individuelle, plus immersive, qui se manifeste surtout chez les jeunes générations.

Lecteur 6

J'invoque trois voix.

Ce sont trois femmes ; aucune d'elles ne s'exprime depuis l'intérieur d'une église, mais toutes trois disent, chacune à sa manière, la même chose : le sacré constitue la vie, il en est la source, il réside en elle, il en est la profondeur. La première auteure est **Simone Weil**, qui l'exprime avec le plus de concision en ces termes :

« En tout être humain, de la petite enfance jusqu'au tombeau et en dépit de toutes les épreuves — l'expérience des crimes commis, subis et dont on a été témoin —, il existe quelque chose qui aspire invinciblement au bien et non au mal. Chaque fois que ce cri enfantin — que même le Christ n'a pu retenir — monte du plus profond du cœur humain : "Pourquoi me fais-tu du mal ?", il y a assurément là une injustice. » Le bien est l'unique source du sacré. Le sacré réside au sein de la vie sous la forme d'une attente du bien.

Lecteur 7

La seconde voix est celle de **María Zambrano**, qui confère à cette intuition un fondement génératif. Elle affirme : « Le sacré réside au cœur de la vie » et le qualifie de « placenta obscur ». Toute réalité est sacrée, mais on perçoit le sacré, on l'éprouve, on le reconnaît là où quelque chose de nouveau advient, là où la vie passe des ténèbres à la lumière. C'est une perspective pascalle, bien qu'exprimée en d'autres termes. Le christianisme recèle une dimension cachée que les femmes ont souvent perçue – non par souci d'essentialisme, mais parce que, depuis des positions marginales, se tissent parfois des liens moins visibles au grand jour. Pour un homme, le sang est presque toujours le signe d'un corps blessé ou malade ; c'est pourquoi le christianisme est aussi devenu une religion du sacrifice associé au sang comme blessure, comme mort, comme expiation par procuration. Pour une femme, le sang est avant tout une promesse de vie ; or, les règles de pureté ont pris pour mesure ce souci de maîtriser la puissance de la vie, ce qui a fini par neutraliser la portée génératrice de cette expérience. Ainsi, sans même nous en rendre compte, nous avons intériorisé l'idée que le sang sert à signifier l'expiation de la faute d'une personne au profit d'une autre.

De cette réflexion, je tire le défi de dissoudre la logique du sacrifice — l'offrande qui apaise, le don qui impose une obligation, le sang qui expie — au profit d'une autre logique du sacrifice : celle qui consiste à sacraliser, dans notre existence, cette énergie qui produit de la nouveauté, fait fleurir les vies et engendre la justice.

Lecteur 8

La troisième voix que je convoque ici est celle de Julia **Kristeva**, psychanalyste non croyante ; je l'inclus car elle porte une accusation très précise à l'encontre du christianisme. Il s'agit d'une sorte de reproche concernant le « gaspillage du sacré ». Dans les récits chrétiens – soutient-elle – des récits sacrés sont préservés : histoires d'amour, de souffrance, d'horreur, qui, à l'origine, avaient trouvé au sein du christianisme une symbolisation féconde. Mais – dit-elle – nous, chrétiens, ne nous en rendons plus compte : nous avons pris une habitude qui a émoussé notre perception de cette matrice sacrée de mots et d'histoires.

Son diagnostic est donc le suivant : ce qui s'est dissous, ce n'est pas un héritage de croyances, mais ce que l'on pourrait appeler un processus de traitement : le traitement du traumatisme lié à ce Dieu que nous ne pouvons plus voir. Il nous faut dessiller nos yeux, purifier nos cœurs, accomplir à nouveau certains gestes. Elle affirme ainsi : « Nous avons perdu l'énergie sacrée de ces récits profonds qui nous aidaient à exprimer ce qui nous arrive, en particulier les expériences les plus radicales. »

Et l'on peut dire que le sacré est la matrice de la vie. Le problème est que nous manquons de mots, et que cette matrice est devenue muette. Le sacré, c'est la vie, mais il est devenu muet. Nous nous retrouvons donc seuls face au traumatisme que nous devons élaborer : celui de la présence d'un Dieu que nous parvenons difficilement à saisir avec force, à raconter ou à partager.

Observons un moment de silence.

♪ La ténèbre n'est point ténèbre (Taizé)

<https://youtu.be/jVBMrUGjvKc?si=qMA7Z6dVEAPPfRxN>

Pour Toi, les ténèbres ne sont pas des ténèbres. La nuit, tout comme le jour, est lumière.

Animateur

« Sentinelle, que nous apporte la nuit ? »

Pouvons-nous nommer les nuits que nous traversons aujourd'hui, tant au niveau de la société que de l'Église ?

Apercevons-nous une lueur d'aube ?

Dans cette « nuit », où trouver le sacré ? Que penser de l'affirmation selon laquelle le sacré réside au cœur de la vie ?

Nous invitons toute personne prenant la parole à allumer sa petite bougie devant l'écran. Même si nous ne souhaitons pas nous exprimer, nous sommes invités à allumer notre bougie pour apporter un peu de lumière à cette nuit...

Interventions libres

Animateur

À l'écoute du sacré qui s'exprime à travers nos vies et nos corps, nous vous proposons cette profession de foi, écrite par une pasteure baptiste, Lidia Maggi.

Nous vous invitons à la lire en alternance : d'abord les femmes, puis les hommes.

Femmes : Nous croyons en Dieu, qui nous a créées capables de donner et de recevoir de l'amour. Nous croyons que nos corps témoignent de Sa gloire et que les caresses, les baisers et les étreintes de ceux qui s'aiment sont Son sanctuaire de prédilection. Nous croyons que nos corps, si fragiles et si beaux, sont essentiels pour incarner notre foi. Nous ne croyons pas en une foi qui nierait le corps au profit de l'esprit. Nous osons croire que, dans l'expérience unique de ceux qui aiment en se donnant tout entiers, réside le sceau divin.

Hommes : Nous croyons en Jésus-Christ, qui est le corps de Dieu parmi nous. Né d'une femme simple, il a vécu, s'est réjoui et a souffert, tout comme nous. Il est venu libérer nos corps des chaînes du moralisme et de l'ascétisme religieux. Il est venu guérir nos paralysies et nous apprendre la danse de la vie. Son corps a été violenté, torturé et outragé par les pouvoirs politiques et religieux. Mais le tombeau est devenu le berceau d'une vie relevée, ressuscitée. Cette vie à laquelle nous sommes tous destinés.

Femmes : Nous croyons en Ruah qui, tel le corps d'une petite fille, ne tient pas en place. Elle bouge, joue, danse et crée du nouveau. Elle aime le plein air, les jardins et les fruits frais. Elle ne craint pas de se salir en courant partout. Elle aime se réfugier dans les cuisines où les femmes préparent des desserts spéciaux pour la fête.

Hommes : Nous croyons que l'Église est une réalité de corps rachetés et libres, libérés de tout sentiment de culpabilité. Une communauté capable d'accueillir et de célébrer les multiples manifestations de l'amour. Nous croyons en la puissance et en l'énergie de notre sexualité, qui nous ouvrent au mystère de la vie qui se renouvelle.

Animateur/Animatrice

Nous voulons maintenant partager les prières qui jaillissent de nos cœurs. À chaque invocation, nous répondrons :

Seigneur, permets-nous d'ôter nos sandales et entends notre cri.

Animateur

Et maintenant, célébrons tous ensemble le mémorial de la Cène (lisons lentement, ensemble) :

Envoie, Seigneur, ton *Ruah* pour vivifier ces dons, afin qu'ils soient pour nous une nourriture de vie et d'espérance, tout comme ils le furent pour les premiers disciples, ces hommes et ces femmes qui ont accompagné Jésus sur son chemin.

Car, la nuit où il fut livré, alors qu'ils mangeaient, il prit le pain, prononça la prière de bénédiction, le rompit, le donna à sa communauté rassemblée autour de lui et dit : « Prenez ceci ; ceci est mon corps ».

Puis il prit la coupe de vin, prononça la prière d'action de grâce, la distribua, et tous en burent. Jésus dit : « Ceci est mon sang, versé pour tous ; par ce sang, Dieu renouvelle son alliance ».

En faisant mémoire de Jésus de Nazareth, nous commémorons tous ceux qui, comme lui, ont lutté pour conquérir des espaces de dignité et de libération. Ce faisant, ils se sont heurtés au visage inhumain du pouvoir, qui ne peut tolérer les esprits libres, affranchis de tout maître.

En rompant ce pain, nous proposons de partager des « fragments » de nos vies, de notre temps et de nos énergies, conscients qu'il n'y a aucune « perte » dans ce « partage », mais plutôt la joyeuse découverte d'autres mains, d'autres visages, d'autres chemins.

En savourant le parfum de ce pain et de ce vin, nous nous rappelons que la terre appartient à Dieu et que ses fruits nous sont offerts gratuitement, comme un don.

À présent, puisque nous sommes le Corps du Christ, mangeons le pain et buvons le vin ensemble tout en écoutant une chanson : c'est un hommage à un grand auteur-compositeur-interprète italien, Francesco Guccini, décédé le 6 août. Cette chanson s'inspire du verset d'Isaïe sur lequel nous avons médité, en hébreu : « *Shomer ma millaylah? Shomer ma millel?* » : « Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? ».

♪ **Shomèr ma mi-llailah?**

<https://www.youtube.com/watch?v=zEr9wwXKrfM>

Animateur

Le père Giovanni Vannucci, théologien servite, a écrit :

L'araméen ne connaît pas notre subjonctif ; son temps est le présent : il ne faut pas lire « que ton règne vienne », mais « ton règne vient » ; non pas « que ta volonté soit faite », mais « ta volonté est faite » ; non pas « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », mais « tu nous donnes le pain d'aujourd'hui et de demain ». Ce que nous avons traduit jusqu'ici comme des requêtes adressées au Père sont en réalité des affirmations de foi ; Jésus lui-même le dit : « Votre Père qui est aux cieux sait très bien ce dont vous avez besoin ; il n'est pas nécessaire de le demander ! ». Disons donc ensemble :

Notre Père, notre Mère, qui es aux cieux, saint est ton nom. Ton règne vient, ta volonté est faite sur la terre comme au ciel.

Tu nous donnes le pain d'aujourd'hui et de demain.

Tu remets nos dettes au moment même où nous remettons celles de ceux qui pêchent contre nous.

Tu ne nous abandonnes pas à la tentation, mais dans la tentation, tu nous délivres du mal. Amen.

Animateur

Nous souhaitons maintenant donner et recevoir des bénédictions. Tenons-nous la main virtuellement. La paume de la main gauche est tournée vers le haut pour recevoir ; celle de la main droite est tournée vers le bas, dans un geste de don. Cela nous rappelle que nul n'est assez pauvre pour n'avoir rien à donner, et nul n'est assez riche pour n'avoir rien à recevoir. Récitons ensemble (lentement) cette prière venue du Zimbabwe :

Ouvre mes yeux pour qu'ils voient les besoins les plus profonds de chacun.

Guide mes mains pour qu'elles nourrissent ceux qui ont faim.

Touche mon cœur pour qu'il apporte de la chaleur à ceux qui sont dans le désespoir.

Apprends-moi la générosité qui accueille l'étranger.

Accorde-moi de partager mes biens pour vêtir ceux qui sont nus.

Accorde-moi de m'associer à la lutte pour la libération des prisonniers.

Car c'est en partageant nos inquiétudes et notre amour,

notre pauvreté et notre prospérité,

que nous participons à ta présence divine.

Amen.

Animateur

Concluons cette célébration et revenons à la première forme de culte — la Vie elle-même, en communion avec nos sœurs et frères d'autres Églises — en chantant *Abide with me* (« Reste avec moi »), un célèbre cantique écrit en 1847 par le pasteur anglican écossais Henry Francis Lyte. Nous vous le proposons dans une nouvelle version préparée durant la pandémie de Covid — cela fait un drôle d'effet de revoir dans la vidéo les masques que nous devions porter à l'époque... — avec des paroles exprimant notre engagement à aider Dieu à transformer, renouveler et guérir la société, telles de petites lumières dans la nuit, dans l'attente du Royaume.

♪ Nous cherchons ton Royaume

<https://www.youtube.com/watch?v=2Lp2mMpSa1E>